



Question d'humanité : racisme, antisémitisme, exclusion. La concorde et la paix, maintenant.

« Quand nous disons que l'Etat le meilleur est celui où les hommes vivent dans **la concorde**, nous voulons parler d'une vie humaine définie, non point par la circulation du sang et les différentes autres fonctions du règne animal, mais surtout par la raison : vraie valeur et vraie vie de l'esprit. »

Spinoza (1632-1677)

Traité de l'Autorité politique, Chapitre V, § 5

Dans le cadre de notre projet qui prend acte depuis la rentrée scolaire, les élèves de Terminale L vont étudier des extraits du livre de Spinoza *Traité de l'autorité politique*.

Baruch Spinoza est un philosophe que l'on peut qualifier d'atypique. Par exemple, à la question : est-il athée ? il n'y a pas de réponse adéquate, comme si la question était mal posée. Car ce penseur est toujours ailleurs en quelque sorte.

Les élèves de TL ont, avec vaillance, engagé un travail d'intelligence du concept d'Être, de substance-absolue-infinie selon cet auteur, à partir d'extraits de *L'Éthique*, dans le cadre du programme de philosophie et afin de se préparer à l'étude du *Traité de l'Autorité politique*.

Ils sont désormais en mesure de comprendre mieux la gazette n° 31 et ce qui suit :

On pourrait dire que Spinoza considère à la fois qu'imaginer "Dieu" n'est pas faux, tant que l'on n'affirme pas que c'est vrai, et que c'est incomplet, du point de vue de la raison (cf. *Traité des Autorités théologique et politique*).

Cela dit, personne ne peut affirmer,

sans être aussi présomptueux que grotesque, savoir ce qu'est l'absolu, l'infini, l'Être (aucun mot n'est juste) c'est pourquoi Spinoza se permet d'écrire parfois *Deus sive Natura* Dieu, c'est-à-dire la Nature, en précisant que les humains imaginent Dieu plus qu'ils ne le conçoivent. (*Éthique* II, 47, scolie).

On peut songer qu'il est vain de réfléchir sur l'Être, que l'on a mieux (et plus urgent) à faire. Vivre, par exemple, ou survivre. Et, en un sens, c'est vrai. Mais nous les humains, nous ne vivons pas seulement : nous existons, même si certains ne peuvent que survivre, à cause de la guerre, de l'exil, de l'esclavage...

Platon rappelle cette vie humaine qui ne doit pas être celle de pourceux.

<http://remacle.org/bloodwolf/philosophes/platon/rep2.htm>
La République Livre II 372d

On peut aussi se demander quel rapport il peut y avoir entre la réflexion sur l'Être et l'éthique, la politique : *la concorde*.

Nous humains, nous avons pour tâche de vivre bien, ensemble,

parce que nous en avons les moyens. Et Spinoza le montre assez délicieusement dans le scolie 2 de la proposition 45, partie IV de l'*Éthique*¹.

Mais certains de nos affects nous éloignent les uns des autres, pire encore, nous engagent dans des conflits ravageurs. Il importe donc, selon Spinoza, de réfléchir sur ces affects (ou passions) et sur les conditions que nous pouvons mettre en place pour les réguler voire les *sublimer*², à des fins éthiques et politiques.

Spinoza débute ainsi son texte :

<https://fr.wikisource.org/wiki/Traité%20de%20l'autorité%20politique/Introduction>

Chapitre I. § 1. « C'est l'opinion commune des philosophes que les passions dont la vie humaine est tourmentée sont des espèces de vices où nous tombons par notre faute, et voilà pourquoi on en rit, on en pleure, on les censure à l'envi ; quelques-uns même affectent de les haïr, afin de paraître plus saints que les autres. (...) Car ils voient les hommes, non tels qu'ils sont, mais tels qu'ils voudraient qu'ils fussent. (...) On en est donc venu à croire qu'entre toutes les

sciences susceptibles d'application, la politique est celle où la théorie diffère le plus de la pratique, (...).

§ 3 Les hommes (...) sont ainsi qu'ils ne peuvent vivre en dehors d'un certain droit commun.

§ 4 Lorsque j'ai résolu d'appliquer mon esprit à la politique, mon dessein (...) a été seulement (...) de déduire de la condition même du genre humain un certain nombre de principes parfaitement d'accord avec l'expérience ; (...) je me suis soigneusement abstenu de tourner en dérision les actions humaines, de les prendre en pitié ou en haine ; je n'ai voulu que les comprendre. En face des passions, telles que l'amour, la haine, la colère, l'envie, la vanité, la miséricorde, et autres mouvements de l'âme, j'y ai vu non des vices, mais des propriétés, qui dépendent de la nature humaine (...).

Il ne s'agit donc pas de railler mais de chercher des solutions aux problèmes de la vie commune : comment faire en sorte que des humains très différents et chargés d'affects contradictoires - c'est-à-dire nous tous sans exception - puissent vivre dans la *concorde* ou l'*union des âmes*, comme nous le dit ce philosophe ?

Ces différences concernent les données physiques, les pratiques culturelles, culinaires, vestimentaires, les opinions politiques, les choix de vie intime, la foi, l'athéisme, l'agnosticisme, etc. Ces différences sont souvent interprétées comme des inégalités (grave contresens) : le fait d'avoir un handicap et non d'être un handicapé est une clarification décisive traitée en gazette n°33 où l'on voit qu'il est faux de réduire un humain à une de ses caractéristiques et de *essentialiser* : "être Noir" alors que personne n'est Noir. Nous avons tous des handicaps plus ou moins perceptibles et une couleur de peau difficile à qualifier. Tout cela ne rend pas inférieur ou supérieur : soyons raisonnables.

Ce ne sont pas les personnes humaines qui sont inégales ce sont les conditions d'existence. Bien sûr, un tel sera plus fort qu'un autre en tel domaine (valorisé ou non selon les conventions sociales de l'époque). Très bien. Et alors ? Il sera plus faible en un autre domaine. Aussi

l'entraide est la meilleure solution.

Cette terrible confusion différence=inégalité est confortable pour ceux qui l'imposent car l'échelle de valeur est toujours en faveur de celui ou celle qui l'élabore. De plus, en parlant d'inégalités naturelles, on évite de lutter contre ces obstacles à la vie bonne pour tous, car enfin, si elles sont naturelles, il n'y a probablement rien à faire. Et surtout, ne pas gaspiller des budgets de l'Etat dans de vaines dépenses.

Alors, au risque de surprendre, revenons à l'Être-infini-absolu-la substance-*Deus sive Natura* (aucun mot ne convient). D'aucuns ne seront pas du tout intéressés par ce concept. C'est leur droit absolu. Certains diront que l'Être n'est pas. C'est aussi leur droit absolu, mais sur le plan logique, c'est fâcheux, car il est dans la nature de l'être d'être. Passons. D'autres se représenteront l'Être avec leur imagination et alors ils ne pourront pas se déprendre de l'anthropomorphisme³ inévitable et donc ils se feront des images de l'Être comme ayant une face, une voix, une parole, un regard, comme étant miséricordieux, clément, bon, en colère... C'est leur droit absolu. Certains fidèles (c'est-à-dire ceux qui ont la foi) dessineront, peindront des représentations imaginaires, sachant bien sûr qu'elles ne s'adressent qu'à l'imagination humaine sans prétendre dire l'Indicible, représenter l'Irreprésentable. Bref que ce soit par le mot ou par le trait, l'Être-Dieu est nécessairement approché sous la forme d'images tant que c'est l'imagination qui est engagée. Et ce n'est ni faux, ni vrai, ni grave. C'est ainsi.

Spinoza nous invite à marcher sur le chemin du concept. Et là : plus d'images, seulement des idées. Il n'y a plus d'images sur un papier ou "dans notre tête" : on ne voit rien, on conçoit. On pourrait proposer l'exemple du chiliogone⁴ de Descartes (cf. *Méditations Métaphysiques*) pour illustrer la différence entre image et idée : on peut imaginer un triangle et le concevoir, on ne peut pas imaginer un chiliogone mais on peut le concevoir : une « figure composée de mille côtés ».

Suivons donc Spinoza, essayons du moins : concevoir l'Être comme transcendant, comme le fait par exemple Anselme de Cantorbéry (1033-1109), c'est se le représenter comme au-delà de notre monde sensible (notre espace-temps, notre univers). En ce sens, l'Être n'est pas l'Être-absolu-infini : il est suprême, certes, mais pas infini-absolu car il a, en dehors de lui, ce qui n'est pas lui : le monde/l'espace-temps/l'univers/tous les êtres finis. Donc, nous dit Spinoza, l'Être-absolu-infini est immanent c'est-à-dire absolument absolu, sans rien au dehors, si l'on peut s'exprimer (inadéquatement) ainsi. Mais notre imagination se le représente de manière anthropomorphique et comme transcendant (parce qu'elle ne peut pas faire autrement) c'est-à-dire comme au-delà/au-dessus de nous et comme une personne ayant des caractéristiques humaines. Cela dit, du point de vue de la raison, l'Être est nécessairement immanent, nous dit Spinoza. Tout absolument tout. Ce serait user encore de l'imagination que de se représenter l'Être d'un point de vue panthéiste, c'est-à-dire de confondre l'Être et l'univers ou la nature. Bien sûr, Spinoza écrit parfois *Dieu sive Nature* Dieu c'est-à-dire la Nature mais ce n'est qu'une approximation car aucun mot n'est adéquat, c'est encore une image pour exprimer l'idée du Tout. Mais alors, sommes-nous "des bouts" de Dieu ? Spinoza dit des "modes", un peu comme des grumeaux de l'Être, qui sont modifiés ou se modifient... Il faut lire l'*Ethique* ou attendre une prochaine gazette portant sur ce point, peut-être.

Ce qui nous importe ici est l'idée suivante, qui est déterminante du point de vue éthique et politique : personne ne peut savoir ce qu'est l'Être. Personne. Et chacun peut, par suite, avoir une approche qui lui est propre, selon l'imagination ou selon la raison, ou pas d'approche du tout. Chaque religion - et à l'intérieur de chaque religion, chaque courant - est une tentative d'exprimer cette idée de l'Être. Mais aucune n'est LA vraie, LA meilleure, LA seule : toutes sont des tentatives d'approches, ni plus ni moins.

Il suffit d'être lucide et honnête pour le comprendre et l'admettre. Et alors tout se passe mieux entre les humains (même si l'angoisse peut augmenter, du fait de ce constat d'ignorance) car personne n'a le droit d'imposer aux autres sa manière d'interpréter le Dieu, le monde, ou encore le mode de vie que l'on décrète *pur*, en fonction de l'interprétation que l'on se fait de l'Être/Dieu et en fonction de ses caprices personnels, de son dogmatisme, de ses dégoûts, de ses incapacités et de son désir de domination. Personne n'a le droit de prétendre parler au nom du divin. Il s'agit là d'une usurpation orgueilleuse.

Il n'y a donc aucune raison valable de guerroyer, de convertir de force, de déporter, de violer, de rendre esclave, de tuer au nom d'une religion, de Dieu, etc. On peut discuter, on ne cesse de le faire depuis des millénaires, car personne ne sait.

La laïcité, source de *concorde*, cette *union des âmes*, est la reconnaissance de l'ignorance humaine (dont nous parlait déjà Socrate : *Je ne sais qu'une chose, c'est que je ne sais pas*. Cf. gazettes 25 et 28) qui rend inévitable la multiplicité des interprétations et des modes de vie. La théocratie exprime, au contraire, le refus d'admettre cette ignorance humaine (probablement par angoisse) et le désir d'imposer son interprétation comme étant LA Vérité, probablement par désir de se croire supérieur.

Alors, au lieu de détruire des humains auxquels on doit le respect, au lieu de saccager de belles choses que l'on doit transmettre aux futures générations, au sujet d'une question sans réponse sûre, il serait bon de s'engager dans la recherche herméneutique⁵ et dans l'urgente lutte contre les inégalités provoquant la misère et de terribles souffrances humaines. C'est ce à quoi nous invite Ken Loach dans le film *Moi, Daniel Blake* ou celui de Naomi Kawase *Les délices de Tokyo...*

Bref tâchons de vivre bien, ensemble, au lieu de nous nuire et nous entretuer. Nous avons mieux à faire en cette courte vie.

Après ce nécessaire détour, revenons au *Traité de l'Autorité politique*. Que dit ce penseur du XVII^{ème} siècle qui pourrait avoir du sens pour nous enfants du XXI^{ème} siècle ?

Dans le §5 voici ce que Spinoza nous rappelle : « On ne saurait douter - nous l'avons montré dans notre *Ethique* - que les humains sont nécessairement en proie aux sentiments (affects, passions). Du seul fait de leur constitution, ils plaignent leurs semblables malheureux, pour les envier au contraire lorsqu'ils sont heureux, et ils sont plus enclins à la vengeance qu'au pardon ; d'autre part, chacun voudrait faire adopter aux autres sa règle personnelle de vie, (...) or, puisque les humains veulent ainsi se pousser à la première place, ils entrent en rivalité, ils tentent, dans la mesure de leur pouvoir, de s'écraser... (...) »

Par suite, poursuit l'auteur au §6, « un Etat qui, pour assurer son salut, s'en remettrait à la bonne foi d'un individu (...) reposerait sur une base bien précaire. (...) »

Tandis que la liberté ou force intérieure constitue la valeur (*virtus*) d'un particulier, un Etat ne connaît d'autre valeur que sa sécurité. »

Dans une situation d'insécurité (état de guerre, par exemple) il n'y a pas de liberté.

Chapitre II. §4 : « Si la constitution de la nature humaine portait les humains à vivre uniquement d'après la discipline de la raison (...) le droit naturel (...) serait déterminé uniquement par la puissance de la raison. » Mais ce n'est pas le cas.

« Aussi, faut-il définir la puissance ou droit naturel des humains non par la raison, mais par une certaine convoitise (...). »

§7 « Il est incontestable que l'homme partage avec tous les êtres de la nature la tendance à conserver son être dans la mesure de l'effort qui lui est propre. (...) On dira que l'humain est libre dans la mesure précise où il a la puissance d'exister et d'exercer une action conformément aux lois de la nature humaine. En d'autres termes, plus nous considérons l'homme comme libre, moins nous sommes fondés à dire

qu'ils peut s'abstenir de raisonner et de choisir le pire au lieu du meilleur. »

§10 « Pour parvenir à garder un autre individu en sa puissance, on peut avoir recours à différents procédés (...). On peut aussi lui avoir inspiré une crainte extrême ou se l'être attaché par des bienfaits, au point qu'il préfère exécuter les consignes du dominateur que les siennes propres (...). »

§11 « (...) la capacité intérieure de juger peut tomber sous la dépendance d'un autre (...). Un esprit ne jouit d'une pleine autonomie que s'il est capable de raisonnement correct. »

§14 « Dans la mesure où les humains sont troublés par la colère, l'envie ou quelque autre sentiment haineux, ils sont entraînés dans des directions différentes et entre en conflit. Or les humains sont d'autant plus redoutables qu'ils dépassent en puissance, habileté et ruse les autres animaux. »

§15 « (...) S'ils ne s'avisent de s'entraider, les humains ne seraient même pas capables de subvenir à leurs besoins vitaux (...). Il nous faut donc conclure que le droit naturel du genre humain n'est concevable que sous de précises conditions : les hommes doivent accepter une législation générale ; en mutuelle collaboration, (...) »

Chapitre VI. § 3 « Si la constitution naturelle des hommes leur faisait désirer avec le plus d'ardeur ce qui tend à leur plus haut intérêt, toute intervention expresse, en vue de faire régner la concorde et la bonne foi, serait superflue. Mais telle n'est pas la pente habituelle de la nature humaine, on le sait. L'Etat doit donc être organisé nécessairement de manière que tous, gouvernants et gouvernés - qu'ils agissent de bons ou de mauvais gré - n'en mettent pas moins leur conduite au service du salut général. »

Chapitre VII § 20 « Il est d'un intérêt primordial pour la nation qu'aucune source d'inégalité ne surgisse, autant que possible, entre les citoyens. »

Par ces quelques extraits nous constatons ceci : la question politique à laquelle nous sommes tous confrontés en tant que citoyens est : quelle est la meilleure manière de vivre ensemble⁶, sachant, comme le rappelle

Spinoza, qu'il nous faut des lois pour nous obliger ou nous contraindre, tous, à être soucieux de l'intérêt général qui est notre intérêt. Il nous faut l'**égalité** et la justice, par respect de l'égalité humaine et afin de ne pas générer certains affects tels que la haine, l'envie ; il nous faut le respect de la **liberté** de chacun (mais la liberté n'est pas à confondre avec le caprice) ; il nous faut la **fraternité** grâce à des politiques et des actes de réelle solidarité.

Mme Perroud, professeure de philosophie

Notes :

1. « Et ce n'est certes qu'une sauvage et triste superstition qui interdit de prendre du plaisir. Car, en quoi convient-il mieux d'apaiser la faim et la soif que de chasser la mélancolie ? Tels sont mon argument et ma conviction. Aucune divinité, ni personne d'autre que l'envieux ne prend plaisir à mon impuissance et à ma peine et ne nous tient pour vertu les larmes, les sanglots, la crainte, etc., qui sont signes d'une âme impuissante. Au contraire, plus nous sommes affectés d'une plus grande joie, plus nous passons à une perfection plus grande, c'est-à-dire qu'il est d'autant plus nécessaire que nous participions de la nature divine. C'est pourquoi, user des choses et y prendre plaisir autant qu'il se peut (non certes jusqu'au dégoût, car ce n'est plus y prendre plaisir) est d'un homme sage. C'est d'un homme sage, dis-je, de se reconforter et de réparer ses forces grâce à une nourriture et des boissons agréables prises avec modération, et aussi grâce aux parfums, au charme des plantes verdoyantes, de la parure, de la musique, des jeux de gymnase, des spectacles, etc., dont chacun peut user sans faire tort à autrui. Le corps humain, en effet, est composé d'un très grand nombre de parties de nature différente, qui ont continuellement besoin d'une alimentation nouvelle et variée, afin que le corps dans sa totalité soit également apte à tout ce qui peut suivre de sa nature [...]. C'est pourquoi cette ordonnance de la vie est parfaitement d'accord et avec nos principes et avec la pratique commune. »
Spinoza (1632-1677) *Ethique*, IVe partie, scolie 2 de la proposition 45

2. Il s'agit d'un terme appartenant au vocabulaire de Freud, que l'on pourrait "traduire" ici par : exploiter/dévier du but initial/dépasser.

3. Anthropomorphisme : attitude de notre conscience consistant à attribuer des caractéristiques humaines à un ou des êtres qui ne sont pas des humains.

Attribuer des attitudes ou caractéristiques humaines à Dieu : la voix, la parole, la main, la colère, la pitié, etc. Ou bien des attitudes ou caractéristiques humaines aux animaux.

4. « Je remarque premièrement la différence qui est entre l'imagination et la pure intelligence, ou conception. Par exemple, lorsque j'imagine un triangle, je ne le conçois pas seulement comme une figure composée et comprise de trois lignes, mais outre cela je considère ces trois lignes comme présentes par la force et l'application intérieure de mon esprit ; et c'est proprement ce que j'appelle imaginer. Que si je veux penser à un chiliogone, je conçois bien à la vérité que c'est une figure composée de mille côtés, aussi facilement que je conçois qu'un triangle est une figure composée de trois côtés seulement, mais je ne puis pas imaginer les mille côtés d'un chiliogone, comme je fais les trois d'un triangle, ni pour ainsi dire, les regarder comme présents avec les yeux de mon esprit. »

Descartes (1595-1650) *Méditations métaphysiques VI*

5. Herméneutique : (du grec hermeneutikè, ἐρμηνευτική [τέχνη], art d'interpréter, hermeneuein signifie d'abord « parler », « s'exprimer » et du nom du dieu grec Hermès, messager des dieux et interprète de leurs ordres) activité de lecture, d'explication et d'interprétation de textes.

<http://www.cnrtl.fr/definition/herm%C3%A9neutique>
<http://www.universalis.fr/encyclopedie/hermeneutique/>

6. « Ce n'est pas pour tenir l'homme dans la crainte et faire qu'il appartienne à un autre, que l'Etat est institué ; au contraire, c'est pour libérer l'individu de la crainte, pour qu'il vive autant que possible en sécurité, c'est-à-dire conserve aussi bien qu'il se pourra, sans dommage pour autrui, son droit naturel d'exister et d'agir. Non, je le répète, la fin de l'Etat n'est pas de faire passer les hommes de la condition d'êtres raisonnables à celle de bêtes brutes ou d'automates, mais au contraire il est institué pour que leur âme et leur corps s'acquittent en sûreté de toutes leurs fonctions, pour qu'eux-mêmes usent d'une raison libre, pour qu'ils ne luttent point de haine, de colère ou de ruse, pour qu'ils se supportent sans malveillance les uns les autres. La fin de l'Etat est donc en réalité la liberté ».

Spinoza, *Traité théologico-politique*, Ch. XX

<http://www.spinozactuous.org/wiki/Traite%20th%C3%A9ologico-politique>

* *Le chant de la terre* de Gustav Mahler

** <http://armeniangenocide100.org/fr/the-armenian-genocide/>

** <https://www.youtube.com/watch?v=wQ1hPXcrdQI>

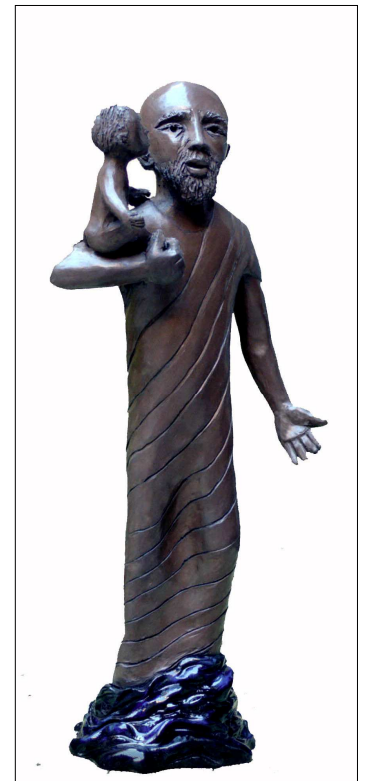
(veiller à cliquer sur PXcrdQI pour accéder au document)

« Une condition indispensable au fonctionnement de toute assemblée : chacun a la liberté absolue d'exprimer son opinion, sans le moindre risque de s'attirer des haines. » Chapitre VIII §27

« C'est aux humains serviles et non aux humains libres que l'on fait un cadeau pour les récompenser de s'être bien conduits. »

Chapitre X §8

Traité de l'Autorité politique Spinoza



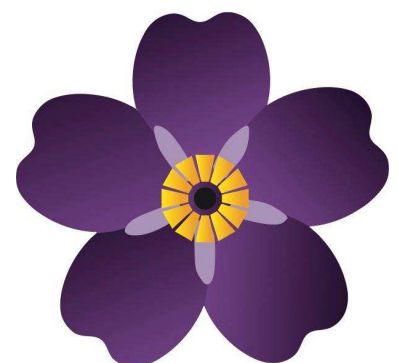
Le Passer

sculpture que Marie Mathias
<http://www.marie-mathias.com/news.php>
a offerte à

Jean-Jacques Kirkyacharian
(26 octobre 1927 – 29 septembre 2016),
professeur de philosophie.

<http://iserepat.tumblr.com/page/4>

Penser à Jean-Jacques, c'est
écouter *Le chant de la terre**



Forget-me-not **